

Table with 2 columns: Editions (Paris, Bordeaux, etc.) and Tarifs (Abonnements, etc.)

BORDEAUX, 8, rue de Cheverus. Téléphone De 8 h. à 10 heures, n° 88 De 10 h. à 12 heures, n° 103-37. PARIS, 8, boulevard des Capucines. Téléphone 103-37. LES MANUSCRITS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS

Table with 2 columns: Tarifs des insertions (par jour, par semaine, etc.) and Prix des abonnements (France, étranger, etc.)

Le Nouvel An

Saluons l'an nouveau! Peut-être nous apportera-t-il la paix, la paix française, celle que nous désirons après la victoire à un ennemi enfin abattu et mis hors d'état, pour un long temps, de tenter de nouvelles agressions. Qui nous souhaitons la paix ardemment, mais nous ne l'attendons point dans une confiance béate et passive. Nous voulons la mériter par notre ardeur à soutenir la guerre « jusqu'au bout », par la vaillance indomptable avec laquelle nous luttons, ne reculant devant aucun sacrifice d'or ou de sang.

continuerons à nous approvisionner chez les neutres autant qu'il nous plaira. Car nous avons plus que nos ennemis le « nerf de la guerre ». Après dix-huit mois de guerre, après avoir dépensé près de deux milliards par mois, le dernier emprunt a produit plus de 14 milliards. Et cet emprunt est classé. Comme l'a déclaré à la tribune M. Ribot, avec une belle légèreté, dans quelques mois nous pourrions encore, si besoin est, faire appel à l'épargne française. Jamais l'encaisse-or de la Banque de France n'a atteint le chiffre actuel, plus de cinq milliards. Pendant ce temps l'édifice financier de l'Allemagne, édifice artificiel reposant en grande partie sur le crédit, laisse apparaître d'inquiétantes fissures. Le mark baisse en Hollande de 30 % et la couronne autrichienne de 40 %.

Tous ces faits que nous analysons succèdent à nos ennemis les connaissent aussi bien que nous. Ils expliquent ce paradoxe des Boches chantant victoire, mais avec une persévérance et méthode. Puisqu'ils nous ont apporté la coordination des efforts et l'unité de direction qui nous ont trop souvent fait défaut! Je constate avec joie quelques progrès en ce sens. Nous en espérons, nous en attendons de nouveaux.

CHARLES CHAUMET.

CHEZ LE ROI PIERRE

La Gazette de Lausanne publie une intéressante interview du roi de Serbie, dont nous extrayons le passage suivant :

Nous parlons de la Suisse et le roi me raconte ses souvenirs de tir. Il était membre de l'Association de Genève et a fait pendant tous les tir fédéraux et cantonaux pendant son séjour dans notre pays. Il possède toutes les médailles, gobelets, etc., de ces tirs et me sort de sa poche une montre en argent du tir fédéral de Lucerne. « Elle ne m'a jamais quittée depuis que je l'ai tirée », ajoute-t-il. Il a fréquenté le tir cantonal d'Yverdon et le tir fédéral de Neuchâtel. Le roi me demande des nouvelles de ses amis tireurs Julien, Luthi, de l'Armurerie, de Genève, et me cite un nom que je ne connais pas : « Vous savez bien, c'est le boucher de la rue du Rhône (si je ne me trompe) qui tire si bien », m'explique-t-il. Il veut ensuite que nous nous amusions à tirer quelques « mannes » : Naville, Martin, Le Royer, le docteur Mermoud, de Lausanne, Reverdin, etc., et il loue la police de Genève qui à tous les jours est très prévenante pour lui. Ses enfants allaient à l'école sans être accompagnés. Mais le gouvernement des Obrenovitch voulait les enlever et, un jour, son fils Georges revint à la maison, racontant qu'un monsieur avait voulu l'emmener pour l'avoir accablé dans la rue. La police prévenante empêcha le retour de parents fâchés.

« Ah ! si vous voyiez la Serbie et les Serbes fussent comme la Suisse et les Suisses », me dit-il. Comme votre pays est peuplé ! Jamais on ne voit la police mêlée des manifestants. Un cortège passe dans la rue et les citoyens se rangent sur le trottoir sans qu'il soit nécessaire de mobiliser la police. Tenez, au Jardin anglais, à Genève, il y a des affiches recommandant les fleurs et les plantes à la garde du public. J'étais tous les jours dans le jardin et j'ai observé les jeux des enfants que j'aime beaucoup. Un jour, un premier bébé, jouant avec un ballon, le lance dans une plate-bande. Il court vers sa maman pour le prier de le sortir. Un second enfant, auquel arrive le même accident, regarde autour de lui et personne ne le voit, saute la grille et ramasse son ballon. Enfin, un troisième saute dans la plantation et arrache encore par-dessus les marches quelques fleurs. J'étais curieux de savoir qui étaient ces bambins et j'ai appris que le premier était Suisse, le second français et le troisième Allemand. Depuis le petit Suisse avait le respect de la légalité ! Voilà ce qu'il nous faut à nous ! »

A SALONIQUE



Relève des sentinelles britanniques gardant les grilles du port. Photo MEURISSE

du petit salon. Monsieur est troublé; il n'aurait pas la main aussi sûre que la mienne pour ne pas faire de bruit. Et Guépin ouvert, en effet, le battant, sans que le moindre bruit ait été entendu. Puis il regarda devant Honoré et lui jeta un regard familier. Ce n'était plus un domestique, c'était un complice.

Messieurs, dit-il, d'une voix étouffée, mon frère vient de rendre sa belle âme à Dieu.

Et il retourna auprès de lui, se mit à genoux et cacha son visage en sanglotant. Déjà, Bretecourt, le notaire et le médecin l'avaient rejoint. Bretecourt et le médecin s'étaient agenouillés comme lui. Le médecin constatait la mort.

« C'est bien fini, dit-il. Pendant quelques instants, il régna un grand silence, qu'interrompaient seulement les sanglots entrecoupés de Bretecourt. Le malheur causé par lui était irréparable. Son ami était mort, emportant son secret dans la tombe. Il ne lui restait qu'un espoir, c'est que peut-être Villepreux avait pu donner quelques indications à son frère; peut-être avait-il parlé à voix basse ? Il osa lui demander :

« N'a-t-il rien dit ? N'a-t-il pas prononcé un nom dans cette minute si précieuse ? »

Honoré sembla très choqué qu'on se

A 3,000 MÈTRES D'ALTITUDE



Cette mer de nuages a été photographiée au cours d'une reconnaissance faite au-dessus des lignes ennemies par un avion bordelais. Photo PETITE GIRONDE

LETTRES à tous les Français

Le Comité des études et documents relatifs à la guerre, que préside M. Lavisse, s'occupe exclusivement de lutter contre la propagande allemande, chez les neutres. Tout en poursuivant cette œuvre, qui n'est pas terminée, il entreprend aujourd'hui une tâche nouvelle.

Depuis le commencement de la guerre, le pays donne un magnifique exemple de patience — mais avec une patience active — tous les inécomptes passagers, il ne suffit pas qu'elle lui soit dictée par la foi civique; il est bon qu'elle s'appuie sur des raisons solides, soigneusement critiquées. Les « Lettres à tous les Français », dont le comité de M. Lavisse vient de commencer la publication, ont précisément pour objet de faire connaître à tous les Français que nous avons à attendre avec patience — mais avec une patience active — l'issue de la lutte. La première vient d'être publiée. Elle est de M. Emile Durkheim, professeur à la Sorbonne et secrétaire du comité. Nous en détachons les lignes suivantes, que nous sommes marqués d'esprit et le plan de la publication :

« Au lieu de nous laisser hypnotiser par le spectacle nécessairement mouvant des événements militaires, il faut que nous cherchions à atteindre les causes profondes de la guerre, à en saisir l'essence, à nous en faire une idée juste. Une guerre que nous faisons est une guerre de durée, puisque la victoire doit rester à celui qui pourra tenir le plus longtemps, et qui de savoir lequel des deux groupes de belligérents est le plus capable d'une résistance prolongée, lequel est le moins menacé par l'usage du temps. C'est précisément ce que nous nous proposons de rechercher dans la série de courtes études que nous inaugurons aujourd'hui. »

« Car des preuves dont nos lecteurs apprécieront la valeur, nous établissons que nous sommes, nos alliés et nous, mieux en état que nos ennemis de supporter la durée de la guerre, car nos forces sont appelées à croître, tandis que l'Allemagne et l'Autriche sont sur le point d'arriver au bout de leur effort. Quoique la perspective d'une longue durée nous inquiète, nous y trouvons donc de solides raisons de confiance; et cette confiance nous aide à soutenir notre patience. Comment ne serions-nous pas patients, sachant que la patience doit donner la victoire ? Durons et nous vaincrons. Le temps ne nous sert pas. Nos résistances pas les bras croisés à nous dire, suivant une formule trop souvent employée, que « le temps travaille pour nous ». Le temps ne nous sert pas. C'est à nous qu'il appartient de travailler et d'agir avec toute l'énergie dont nous sommes capables. »

« Ainsi s'explique la devise que nous avons adoptée : « Patience, effort, confiance. »

La prochaine « Lettre » sera de M. Lavisse, traitant de la « Paix que les Allemands voudraient faire ». D'autres « Lettres » suivront sur la situation militaire et économique des différents belligérants.

LES JUIFS ET LA GUERRE

« The Menorah Journal », organe du monde juif, parle du double devoir qui résulte pour lui de la guerre mondiale. D'un côté, les Juifs ont le devoir de défendre, comme citoyens de leur pays, l'adoption aux vicissitudes de leur nouvelle patrie, acceptant courageusement les charges qui en découlent, dans la mesure où ils sont dans l'adversité, patriotes et braves. Quant à l'antisémitisme sur tous les champs de bataille; mais, d'un autre côté, bien que dispersés, les Juifs n'en constituent pas moins une nation unie, au caractère essentiellement démocratique, que la conscience d'un passé collectif de luttés et de souffrances et le grand combat qui se poursuit à la réalisation de son devoir originel.

D'après ce journal, l'attitude juive dans le grand problème actuel peut se résumer dans ces mots du prophète Jérémie : « Ne laissez pas le sage se glorifier de sa sagesse, l'homme puissant de sa gloire, le riche de sa richesse, mais que le plus illustre se glorifie de ceci : Il me comprend, il me connaît et sait que je fais rayonner l'amour, la bonté, la justice sur toute la terre. »

LE GÉNÉRAL SERRET A L'ORDRE DU JOUR

Paris, 4 janvier. — Le général de brigade Serret, commandant une division d'infanterie, blessé aux opérations de l'Harthmansweilerkopf, puis amputé d'une jambe, vient d'être nommé à l'ordre du jour dans les termes suivants :

« Officier général de valeur exceptionnelle et de la plus haute distinction. Commande depuis plus de onze mois une division d'élite, dont il a su porter le moral à un degré le plus élevé par son activité et ses instants, son ardeur guerrière, sa foi dans les succès et l'élevation de ses sentiments. A fait preuve d'une éclatante bravoure et d'une entière compréhension de ses devoirs de chef en se portant sous un feu d'artillerie extrêmement violent jusqu'aux tranchées de première ligne pour juger personnellement de la situation et se montrer à ses troupes. A été grièvement blessé et amputé de la jambe droite. »



Petit dirigeable français effectuant une reconnaissance. Photo PETITE GIRONDE

LA MOTION SOCIALISTE sur l'Alsace-Lorraine

« UNE PROTESTATION »

Paris, 4 janvier. — On a vu que le Manifeste élaboré à la suite du Congrès socialiste français demande que l'Alsace-Lorraine reconquise soit consultée sur la question de savoir si elle veut être française.

M. J. Bies, président de la Société de prévoyance des Alsaciens-Lorrains, le chanoine Henri Collin, directeur du « Lorrain », de Metz, MM. Ch. Guillaume, président des Patriotes de la Moselle, et Paul Wilmoth, vice-président de l'Association générale d'Alsace-Lorraine, pulsent dans le « Figaro » une protestation où nous lisons :

« Sans parler de la difficulté qu'il y aurait à faire sur cette question un plébiscite, puisqu'il y a en Alsace-Lorraine une population qui n'est pas française, auxquels il faudrait nécessairement enlever le droit de vote, comment ne pas voir que depuis quarante-quatre ans nous faisons un usage aux portes de Rome, et que nous sommes en fait la plus démocratique et la plus libre des nations ? »

« Nous sommes des Français qui avons changé momentanément d'administration et de patrie, nous ne sommes pas des étrangers qu'on annexe. Nous sommes des membres de la famille qui revenons au foyer et qui sommes bien heureux d'y rentrer. »

« Ceux-là vraiment ne savent pas ce que c'est que la patrie, ceux-là n'ont jamais aimé leur pays, ceux-là n'ont jamais aimé l'amour national, qui proposent une consultation de l'Alsace-Lorraine sur la question de son retour à la France. »

« Un plébiscite serait la négation de notre passé et une injure imméritée pour notre patriotisme ; nous n'en voulons pas. »

avec une bienveillance familiale, comme nous sous son frère ?

Quant à Guépin, il donnait les signes d'un violent désespoir. Il ne cessait de répéter : « Mon maître !... mon bon maître !... Je l'aimais tant !... Je lui étais si dévoué ! »

C'était un nouveau venu dans la maison que ce Guépin, un domestique très moderne, qui travaillait sur les vieux serviteurs de la famille. Naturellement on ne l'aimait pas beaucoup; mais on s'inclinait devant lui, parce qu'il était le valet de chambre du maître.

Honoré jugea que son explosion de douleur avait assez duré, et que, par suite, celle des assistants ne pouvait durer plus longtemps. Il lui tardait de se trouver seul, d'ouvrir ce secrétaire où se trouvaient dans la pénombre, entre les deux fenêtres, en face du lit de son

L'AFFAIRE DEBBING

Les dépêches nous apprennent que le procès en diffamation intenté au « Messager » de Rome par l'évêque de Nepi et celui d'être un agent allemand et de recevoir de l'argent de l'Allemagne, vient de se terminer par la condamnation de l'évêque.

L'affaire Debbing ne touche pas à la doctrine, mais simplement à la propagande allemande. A ce point de vue, les documents fournis au procès sont des plus curieux. Notre ami Jean Carrière en a donné au « Temps » un résumé riche de faits et d'enseignements.

Mgr Debbing est un Allemand, mais il se fit naturaliser Italien après son ordination. Il avait fait de son diocèse de Nepi un « royaume » d'Allemagne, une véritable oasis germanique. Les fidèles du diocèse demandèrent son remplacement; le « Messager » recueillit leurs doléances; de là le procès, au lendemain d'un échantillon de la messeur germanophile fut lui par ses diocésains.

Parmi les pièces suggestives produites au procès, deux ont causé une profonde impression. La première est un ouvrage de propagande allemand écrit par un Allemand, l'abbé Kaufman. On y trouve une apologie de l'œuvre accomplie dans le diocèse de Nepi par Mgr Debbing :

« Avec l'aide de ses confrères allemands, il fit du bien dans les cités et les campagnes, fonda et amblaïra des écoles, etc. »

« Chaque jour, quand je descendais dans l'église pour célébrer la sainte messe, j'éprouvais de nouveau la merveilleuse surprise d'observer tout ce qui avait été créé en cet endroit, l'esprit allemand et aussi — soit dit à l'honneur des franciscains allemands et de leurs bienfaiteurs — l'argent allemand. »

« Chez l'évêque, tu le sentiras les yeux baignés de larmes si tu pouvais saisir la paix silencieuse de ces lieux et ton cœur se sentirait ému. Sainteté, vers ce sanctuaire allemand dans le lieu classique de l'ancienne Etrurie. »

Mgr Debbing ne faisait pas mystère de ses sentiments. Le 29 janvier 1915, à l'église de la « Bonne Nouvelle », il prononça une allocution où il se déclara un fidèle de la cause allemande, et déclara son serment, après avoir été délégué du secret professionnel, que Mgr Debbing recevait tous les mois de nombreuses lettres de remerciements de la part de ses fidèles et contenant des milliers de marks.

La cause était entendue. Mgr Debbing a été condamné à payer tous les frais du procès, et le jugement a été accueilli par les cris de : « Vive la magistrature italienne ! » et « A bas les ennemis de l'Italie ! »

Mais les journaux estiment que l'affaire ne peut en rester là. On M. Debbing est évêque allemand, et il ne peut occuper une telle position sans être un agent allemand, et le jugement a été accueilli par les cris de : « Vive la magistrature italienne ! » et « A bas les ennemis de l'Italie ! »

M. J. Bies, président de la Société de prévoyance des Alsaciens-Lorrains, le chanoine Henri Collin, directeur du « Lorrain », de Metz, MM. Ch. Guillaume, président des Patriotes de la Moselle, et Paul Wilmoth, vice-président de l'Association générale d'Alsace-Lorraine, pulsent dans le « Figaro » une protestation où nous lisons :

« Sans parler de la difficulté qu'il y aurait à faire sur cette question un plébiscite, puisqu'il y a en Alsace-Lorraine une population qui n'est pas française, auxquels il faudrait nécessairement enlever le droit de vote, comment ne pas voir que depuis quarante-quatre ans nous faisons un usage aux portes de Rome, et que nous sommes en fait la plus démocratique et la plus libre des nations ? »

« Nous sommes des Français qui avons changé momentanément d'administration et de patrie, nous ne sommes pas des étrangers qu'on annexe. Nous sommes des membres de la famille qui revenons au foyer et qui sommes bien heureux d'y rentrer. »

« Ceux-là vraiment ne savent pas ce que c'est que la patrie, ceux-là n'ont jamais aimé leur pays, ceux-là n'ont jamais aimé l'amour national, qui proposent une consultation de l'Alsace-Lorraine sur la question de son retour à la France. »

L'Attendrissement

Les cantonnements d'arrière-ligne sont occupés par des territoriaux et quelque cent mètres de distance, une colonie composée de vieillards, de femmes et d'enfants s'est installée dans des usines abandonnées. Ces réfugiés se sont accrochés aux troupes françaises et ils attendent obstinément que l'ennemi soit chassé de leur bourgade, située à vingt kilomètres de notre front.

Les officiers ont fait appel au bon cœur de leurs hommes, et, à l'exception d'un seul, tous se montrèrent plus ou moins sensibles, plus ou moins donnants.

Le refractaire à la pitié se nomme Gachot : un type de dur paysan, à figure ingrète, anguleuse; l'économie jusqu'à son frère devant les forces des camarades. Pourtant, à proprement parler, ce n'est pas un mauvais homme; il manque de sensibilité, voilà tout. Les conditions de la vie lui ont fait cette enveloppe coriace; il a reçu plus de coups que de caresses de ses parents et il a toujours travaillé une terre avare qui ne lui rendait pas le fruit de ses peines.

Ni le mariage ni la paternité n'ont éveillé en lui la tendresse réelle. Son père, sa mère, un de ses enfants, sont morts; il n'a pas connu l'amollissement des larmes.

Pour l'instant, la vue des misérables réfugiés aurait plutôt pour effet de resserrer son cœur, à moins qu'il n'arrive-t-il pas que certains spécimens de ce type accroissent notre attachement à la vie ?

En sa qualité de braconnier aux ruses infernales, Gachot excelle à faire des reconnaissances solitaires jusqu'aux abords des lignes ennemies.

Une nuit, il surprit si bien une sentinelle que l'homme, à demi égaré, se laissa emmener prisonnier sans proférer le moindre cri; il emporta, en outre, un blaireau, jeune et résigné, — quelque ouvrier de ces exploitations allemandes où l'être humain est un bétail que l'on use forcément dans l'insalubrité, le surmenage, les privations.

Gachot le serre dans sa poigne de fer et, chemin faisant, il éprouve ce sentiment de paysan rapace : que sa prise est à lui, que ce gibier attrapé lui appartient.

De retour au cantonnement, il demanda au lieutenant, comme la chose la plus naturelle du monde, l'autorisation de garder le captif en sa possession. Quoi ? Il y a bien le chien du bataillon, il y aura le prisonnier de la tranchée.

Un sous-officier émet l'argument sévère : « On ne peut pas faire l'envoi d'un seul prisonnier, il faudrait attendre d'en avoir plusieurs. »

« En effet, dit le lieutenant, j'en réfère au capitaine. »

Gachot affuble l'Allemand d'une tunique rapiécée et d'un vieux képi « pour qu'il ne dégoûte pas la vue ». Ensuite, il lui donne un nom : Guillaume, et, pour se faire comprendre, il se sert de paroles et des gestes dont on se sert avec un chien intelligent.

En effet, Guillaume, sans être rampant, a une docilité canine; il apprend et il rend service. Gachot emploie ses moindres instants à le dresser, à l'instruire dans les plus diverses besognes : la cuisine, le raccommodage à l'aiguille, le dégraissage des vêtements. Non seulement il est fier de son maître, mais il se sent une importance de maître; il est mieux qu'un officier ayant une ordonnance, — il est le seigneur châtelain suivi de son fidèle serviteur. »

Ses camarades se font scrupule de respecter son droit.

« Prête-moi Guillaume, s'il te plaît, pour nettoyer mon fourbi. »

Guillaume se montre serviable, — mais son attachement le ramène bien vite sur les talons de Gachot. Et celui-ci le commande avec autorité, mais aussi avec des regards attentifs, réfléchis.

Comme Guillaume reste muet, il donne aux militaires l'impression d'un animal capturé, qui n'a pas de nationalité. Le lieutenant l'oblige, les autres chefs ne le remarquent pas. Des semaines s'écoulent, et on n'imagine plus que Guillaume puisse être éloigné par ordre, pas plus que Turc, le chien adopté.

Un après-midi, le commandant et le capitaine.

« Ah ! ah ! voyez-vous ça ! bonsoir, qu'ils vous disent, et ils grimpent d'autorité sur vos genoux; ils se pelotonnent de chaque côté contre votre poitrine, et ils vous relouquent en riant, à petits yeux, le bec en l'air, les fins matras. C'est qu'il y a du bon pain dans ses poches, Gachot, — et aussi du biscuit... Fumeux ça, hein ? »

Comme Guillaume tait, au coin de son mouchoir, du sucre ! des beaux morceaux de sucre !... Et demain, et toujours, il en aura encore, du bon pain, du bon sucre ! Alors, il fait faire adieu à ses grandes vagues, toutes enfouies, qui piquent un peu, mais qui sont bien amoureuses tout de même... C'est ça, sentiment... frottez votre nez, les petits touzours... Adieu... adieu !... »

« Ah ! ah ! voyez-vous ça ! bonsoir, qu'ils vous disent, et ils grimpent d'autorité sur vos genoux; ils se pelotonnent de chaque côté contre votre poitrine, et ils vous relouquent en riant, à petits yeux, le bec en l'air, les fins matras. C'est qu'il y a du bon pain dans ses poches, Gachot, — et aussi du biscuit... Fumeux ça, hein ? »

Comme Guillaume tait, au coin de son mouchoir, du sucre ! des beaux morceaux de sucre !... Et demain, et toujours, il en aura encore, du bon pain, du bon sucre ! Alors, il fait faire adieu à ses grandes vagues, toutes enfouies, qui piquent un peu, mais qui sont bien amoureuses tout de même... C'est ça, sentiment... frottez votre nez, les petits touzours... Adieu... adieu !... »

« Ah ! ah ! voyez-vous ça ! bonsoir, qu'ils vous disent, et ils grimpent d'autorité sur vos genoux; ils se pelotonnent de chaque côté contre votre poitrine, et ils vous relouquent en riant, à petits yeux, le bec en l'air, les fins matras. C'est qu'il y a du bon pain dans ses poches, Gachot, — et aussi du biscuit... Fumeux ça, hein ? »

« En voilà, des généraux ! prononce-t-il. Retournez auprès de notre jeune maître, qu'il ne fasse rien sans que nous le sachions ! »

Honoré était demeuré seul dans la chambre de son frère, mais il n'avait encore la force de rien faire. Il était épuisé par ce superbe coup de fortune.

« Pas un regret n'agitait son âme, emporté par l'orgueil, il examinait d'un coup d'œil rapide cette chambre qui n'aurait jamais dû être la sienne, la chambre des marquis de Villepreux. La chambre qu'il avait eue, lui, était tout aussi belle, aussi richement meublée; mais ce n'était qu'une chambre de cadet. Ici, c'était bien la chambre de l'aîné, la chambre à laquelle personne n'avait osé toucher depuis deux siècles. C'est là, dans un meuble Louis XIII assez bas, large et épais, que se trouvaient les archives de la famille; là, qu'il avait habité son père, là que, de main à la main, il avait, à son lit de mort, remis sa fortune à son aîné. Tout lui rappelait sa situation de cadet, ses humiliations, qui cessaient tout d'un coup. »

« Vous ne m'avez rien dit, Monsieur Dieu ! la pas voulu. J'ai fait mon ami ! J'aurai le courage de ne pas me

« Vous ne m'avez rien dit, Monsieur Dieu ! la pas voulu. J'ai fait mon ami ! J'aurai le courage de ne pas me

« Vous ne m'avez rien dit, Monsieur Dieu ! la pas voulu. J'ai fait mon ami ! J'aurai le courage de ne pas me

pitaine parcourut à pied la zone des franchissements. L'accalmie est complète, — d'un geste bienveillant, ils font signe à la queue et l'on continue à en profiter : repos, repos.

Sous un appentis aménagé entre trois arbres possédés d'équerre, Guillaume fait bouillir la soupe.

« Ça sent bon, votre cuisine, mon garçon, dit le commandant avec affabilité. Guillaume, effaré, se met au garde à vous, mais ne laisse-t-il pas échapper un mot ?

« Ya ! Stupeur ! Apostrophes véhémentes. Mufisme de Guillaume. Après explication, le commandant, s'écriant, trouve que la plaisanterie a trop duré :

« Immédiatement, que l'on rende les vêtements à ce prisonnier qui va être conduit au poste de la prochaine gare. Rassemblement et alignement sous les armes, comme pour l'exécution d'un condamné. Gachot, immobile au premier rang, crispe sa figure de paysan buté.

« Et voici Guillaume entre deux soldats, battonnée au fusil, sous les ordres d'un caporal. »

« Quelques pas du groupe formé par les officiers : halte ! Le commandant, face au front du bataillon, lance quelques phrases de mariale administration, puis un sabre s'abaisse : En avant, marche. »

Les yeux du chien prisonnier envoient un adieu désespéré au visage pierreux du paysan, qui ne répond pas.

Après la soupe, Gachot s'éloigne du cantonnement, à pas lents, la tête basse, les mains derrière le dos. Quand il a plus devant lui que l'immensité déserte de champs sans culture, il s'assied au revers d'un talus.

« Et voilà que, pour la première fois de sa vie, Gachot éprouve l'impression du soir, de l'espérance : l'horizon démesuré se couvre d'un linceul d'ombre mystérieuse, — un jour sache, un jour n'est plus... Une tristesse nostalgique descend de l'infinie hauteur du ciel, elle envahit la terre, elle envahit le cœur de Gachot. »

« Il a l'illusion qu'un fluide pénètre sa rude écorce, comme l'eau imbibé le sol durci et l'attendrit peu à peu. Il songe et exhale à sa maison, à sa femme, à ses enfants; il souffre de son abandon, il se sent tout seul, égaré, dans l'univers insensible. Une faim nouvelle, une faim d'affection croissante tourmente sa poitrine.

« Voilà que, pour la première fois, il sent cette chose humaine la plus déchirante de toutes : la séparation, le jamais-plus... une partie de votre être vivant qui s'en va, qu'un autre emporte... Il pense à ses parents défunts.

« De plus en plus, il a la perception physique d'un emménagement de son enveloppe corporelle. L'air malheureux, il se met à tourner la tête à droite, à gauche ; une averse vient d'éclater en lui, qui cherche à se montrer, à connaître les autres aires.

« Des pas sur le chemin. Deux petits réfugiés, un garçon et une fille de cinq ans, pâles, minables, s'avancent en quêtant de fûgeus, comme des animaux affamés. Gachot, qui les a souvent heurtés du regard avec indifférence, est pris aujourd'hui d'une curiosité attendrie en les voyant. Eux, souvent aussi, ils ont aperçu Gachot, leur instinct, alors, n'a pas trompé ; jamais ils n'ont eu la velléité de s'approcher, comme ils le faisaient avec les autres soldats. Cette fois, ils sont attirés par une sorte d'aimantation, les pauvres gosses faibles. »

« Ah ! ah ! voyez-vous ça ! bonsoir, qu'ils vous disent, et ils grimpent d'autorité sur vos genoux; ils se pelotonnent de chaque côté contre votre poitrine, et ils vous relouquent en riant, à petits yeux, le bec en l'air, les fins matras. C'est qu'il y a du bon pain dans ses poches, Gachot, — et aussi du biscuit... Fumeux ça, hein ? »

Comme Guillaume tait, au coin de son mouchoir, du sucre ! des beaux morceaux de sucre !... Et demain, et toujours, il en aura encore, du bon pain, du bon sucre ! Alors, il fait faire adieu à ses grandes vagues, toutes enfouies, qui piquent un peu, mais qui sont bien amoureuses tout de même... C'est ça, sentiment... frottez votre nez, les petits touzours... Adieu... adieu !... »

« Ah ! ah ! voyez-vous ça ! bonsoir, qu'ils vous disent, et ils grimpent d'autorité sur vos genoux; ils se pelotonnent de chaque côté contre votre poitrine, et ils vous relouquent en riant, à petits yeux, le bec en l'air, les fins matras. C'est qu'il y a du bon pain dans ses poches, Gachot, — et aussi du biscuit... Fumeux ça, hein ? »

Comme Guillaume tait, au coin de son mouchoir, du sucre ! des beaux morceaux de sucre !... Et demain, et toujours, il en aura encore, du bon pain, du bon sucre ! Alors, il fait faire adieu à ses grandes vagues, toutes enfouies, qui piquent un peu, mais qui sont bien amoureuses tout de même... C'est ça, sentiment... frottez votre nez, les petits touzours... Adieu... adieu !... »

« Ah ! ah ! voyez-vous ça ! bonsoir, qu'ils vous disent, et ils grimpent d'autorité sur vos genoux; ils se pelotonnent de chaque côté contre votre poitrine, et ils vous relouquent en riant, à petits yeux, le bec en l'air, les fins matras. C'est qu'il y a du bon pain dans ses poches, Gachot, — et aussi du biscuit... Fumeux ça, hein ? »

Comme Guillaume tait, au coin de son mouchoir, du sucre ! des beaux morceaux de sucre !... Et demain, et toujours, il en aura encore, du bon pain, du bon sucre ! Alors, il fait faire adieu à ses grandes vagues, toutes enfouies, qui piquent un peu, mais qui sont bien amoureuses tout de même... C'est ça, sentiment... frottez votre nez, les petits touzours... Adieu... adieu !... »

« Ah ! ah ! voyez-vous ça ! bonsoir, qu'ils vous disent, et ils grimpent d'autorité sur vos genoux; ils se pelotonnent de chaque côté contre votre poitrine, et ils vous relouquent en riant, à petits yeux, le bec en l'air, les fins matras. C'est qu'il y a du bon pain dans ses poches, Gachot, — et aussi du biscuit... Fumeux ça, hein ? »

Comme Guillaume tait, au coin de son mouchoir, du sucre ! des beaux morceaux de sucre !... Et demain, et toujours, il en aura encore, du bon pain, du bon sucre ! Alors, il fait faire adieu à ses grandes vagues, toutes enfouies, qui piquent un peu, mais qui sont bien amoureuses tout de même... C'est ça, sentiment... frottez votre nez, les petits touzours... Adieu... adieu !... »

« Ah ! ah ! voyez-vous ça ! bonsoir, qu'ils vous disent, et ils grimpent d'autorité sur vos genoux; ils se pelotonnent de chaque côté contre votre poitrine, et ils vous relouquent en riant, à petits yeux, le bec en l'air, les fins matras. C'est qu'il y a du bon pain dans ses poches, Gachot, — et aussi du biscuit





COMMUNICATIONS

COURS ET CONFÉRENCES
FACILITE DES LETTRES. — Conférence de

Chronique du Département

Castres.
A L'HONNORÉ. Notre jeune compatriote

Chronique Régionale

DORDOGNE
BERGERAC
SUICIDE. — La dame Marguerite Carrel,

NOUVELLES COMMERCIALES

MARCHE AUX BESTIAUX DE CENON
Du 3 janvier, de 8 h. du matin.

GRAINS ET FARINES

Bordeaux, 4 janvier
Blés. — On cote : Blés du Centre et du

MARCHE DE TOULOUSE

Toulouse, 3 janvier.
Blés. — Bladiettes et blés supérieurs,

HUILE D'OLIVE Vierge.

Remise vendent leur nouvelle récolte à 22 fr.

Pour les Réunis serbes

Sur l'initiative de M. le Consul de Serbie à

Officiers mécaniciens brevetés

de la Marine et Commerce
49, quai des Chartres.

Bulletin des Anciens Militaires

de 1870 et 1915 de la Gironde

Football Association

de la Gironde
Vient de paraître le fascicule de janvier 1916

Officiers mécaniciens brevetés

de la Marine et Commerce
49, quai des Chartres.

Bulletin des Anciens Militaires

de 1870 et 1915 de la Gironde

Football Association

de la Gironde
Vient de paraître le fascicule de janvier 1916

Officiers mécaniciens brevetés

de la Marine et Commerce
49, quai des Chartres.

Bulletin des Anciens Militaires

de 1870 et 1915 de la Gironde

Football Association

de la Gironde
Vient de paraître le fascicule de janvier 1916

Pont-de-la-Maye

A L'HONNORÉ. — Est cité à l'ordre du régiment

Portets

VÉTÉRANS. — Les pensionnés de la 176e

Castres

FOOTBALL ASSOCIATION. — Sur le terrain

Beautiran

FOOTBALL ASSOCIATION. — Dimanche, au

Legs

LA JOURNÉE DU POILU. — La Journée du

Salleboeuf

LA JOURNÉE DU POILU. — Grâce au dévouement

Sainte-Croix-du-Mont

ŒUVRE DE GUERRE. — L'Alcalde de guerre

Arveyres

JOURNÉE DU POILU. — La Journée du

Ambarès

MORT AU CHAMP D'HONNEUR. — Le chef

Concert de Charité

CONCERT DE CHARITÉ. — Le concert de

Cadillac-sur-Garonne

FOOTBALL. — Le Stade cadillacais

LA TEMPERATURE

Situation générale du 4 Janvier

Bureau central météorologique de Paris

Des pluies sont tombées sur le nord-est

de la France. En France, on a recueilli

de pluie de 1 à 2 mm. Le vent a soufflé

du Nord-Ouest et du Nord-Est, de la

température a baissé dans nos régions,

principalement dans l'est et le sud. Le thermomètre

marque ce matin de 12 à Paris, de 14 à

à Bordeaux, de 16 à Clermont-Ferrand,

de 18 à Nancy, de 19 à Valenciennes, de

de 20 à Lille, de 21 à Valenciennes, de

de 22 à Valenciennes, de 23 à Valenciennes,

de 24 à Valenciennes, de 25 à Valenciennes,

ACCIDENT MORTEL.

En arrivant à leur chantier, à l'usine Montel, Edmond Passem

ANTOINOVIC.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

BAHIA.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

Sur Mer

LE HAVRE. — Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

ANTOINOVIC.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

BAHIA.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

NEWPORT.

Arrivé à 31 décembre, nav. fr. Marguerite-Molinos, de

QUESTIONS MILITAIRES

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

PETITE CORRESPONDANCE

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

QUESTIONS MILITAIRES

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

PETITE CORRESPONDANCE

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

QUESTIONS MILITAIRES

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

PETITE CORRESPONDANCE

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

QUESTIONS MILITAIRES

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

PETITE CORRESPONDANCE

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

QUESTIONS MILITAIRES

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

PETITE CORRESPONDANCE

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

QUESTIONS MILITAIRES

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

PETITE CORRESPONDANCE

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

QUESTIONS MILITAIRES

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

PETITE CORRESPONDANCE

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

QUESTIONS MILITAIRES

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

PETITE CORRESPONDANCE

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

QUESTIONS MILITAIRES

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

PETITE CORRESPONDANCE

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

QUESTIONS MILITAIRES

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

PETITE CORRESPONDANCE

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

QUESTIONS MILITAIRES

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

PETITE CORRESPONDANCE

M. Poirier, Ganderan. — 1. Non, vous

BOURSE DE BORDEAUX

du 4 janvier 1916

Je ne fume que le NIL

Le Directeur: Marcel GOUNOUILHOU.

Je ne fume que le NIL

Le Directeur: Marcel GOUNOUILHOU.

Je ne fume que le NIL

Le Directeur: Marcel GOUNOUILHOU.

Je ne fume que le NIL

Le Directeur: Marcel GOUNOUILHOU.

Je ne fume que le NIL

Le Directeur: Marcel GOUNOUILHOU.

Je ne fume que le NIL

Le Directeur: Marcel GOUNOUILHOU.

Je ne fume que le NIL

Le Directeur: Marcel GOUNOUILHOU.

Je ne fume que le NIL

Le Directeur: Marcel GOUNOUILHOU.

Je ne fume que le NIL

Le Directeur: Marcel GOUNOUILHOU.

Je ne fume que le NIL

Le Directeur: Marcel GOUNOUILHOU.

Je ne fume que le NIL

Le Directeur: Marcel GOUNOUILHOU.

Je ne fume que le NIL

Le Directeur: Marcel GOUNOUILHOU.

Je ne fume que le NIL

Le Directeur: Marcel GOUNOUILHOU.